

## ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,  
 Ægine : il faut des dieux apaiser la colère.  
 Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,  
 Regarde quel orage est tout prêt à tomber :  
 Considère l'état où la reine est réduite ;  
 Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite ;  
 Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,  
 Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards ;  
 Nos gardes repoussés, la reine évanouie...  
 Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie,  
 Et, sans attendre ici ses secours impuissants,  
 Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.  
 Mon père même, hélas! puisqu'il faut te le dire,  
 Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, madame! Quoi donc? qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGÉNIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-être offensé :  
 Mais le roi, qui le hait, veut que je le hâisse ;  
 Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :  
 Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits ;  
 Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah! madame!

IPHIGÉNIE.

Ah! sentence! ah! rigueur inouïe!  
 Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!  
 Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi?  
 Dieux! Achille!

## SCÈNE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, madame, suivez-moi :  
 Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante  
 D'un peuple qui se presse autour de cette tente.  
 Paraissez; et bientôt, sans attendre mes coups,  
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.  
 Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,  
 De mes Thessaliens vous amènent l'élite :  
 Tout le reste, assemblé près de mon étendard,  
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.  
 A vos persécuteurs opposons cet asile :  
 Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille!  
 Quoi! madame! est-ce ainsi que vous me secondez?



Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez!  
 Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?  
 Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, seigneur : aussi tout mon espoir  
 N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir? Ah! cessez de tenir ce langage.  
 Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?  
 Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,  
 Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée<sup>1</sup>  
 Attaché le bonheur de votre destinée.  
 Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort  
 Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.  
 Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire  
 Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire :  
 Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,  
 Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.  
 Telle est la loi des dieux à mon père dictée.  
 En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée :  
 Par la bouche des Grecs contre moi conjurés  
 Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.  
 Partez; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles;  
 Vous-même dégagez la foi de vos oracles;

1. Les scènes d'Achille avec Iphigénie offrent d'un côté les transports de l'enthousiasme et d'une aveugle fureur, de l'autre la vertu héroïque d'une jeune fille de quinze ans : tout son discours est un modèle d'élégance et de sensibilité : notre langue et notre poésie n'ont rien de plus enchanteur dans le pathétique doux et tendre. (G.)

Signalez ce héros à la Grèce promis;  
 Tournez votre douleur contre ses ennemis.  
 Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes  
 Redoute mon bûcher et frémit de vos larmes.  
 Allez; et, dans ses murs vides de citoyens,  
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.  
 Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.  
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,  
 J'espère que du moins un heureux avenir  
 A vos faits immortels joindra mon souvenir;  
 Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,  
 Ouvrira le récit d'une si belle histoire.  
 Adieu, prince; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.  
 En vain, par ce discours, votre cruelle adresse  
 Veut servir votre père et tromper ma tendresse.  
 En vain vous prétendez, obstinée à mourir,  
 Intéresser ma gloire à vous laisser périr :  
 Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,  
 Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.  
 Et qui de ma faveur se voudroit honorer  
 Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?<sup>1</sup>  
 Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :  
 Venez, madame, il faut les en croire et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui? moi? que, contre un père osant me révolter,  
 Je mérite la mort que j'irois éviter?  
 Où seroit le respect? Et ce devoir suprême...

1. Le mot *assurer* ne signifie *mettre en sûreté* que dans ce sens : *assurer une place, un pays, une province*. Du temps de Racine, son acception étoit beaucoup plus étendue.



ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.  
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler :<sup>1</sup>  
Ne fait-il des serments que pour les violer ?  
Vous-même, que retient un devoir si sévère,  
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?  
Suivez-vous seulement ses ordres absolus  
Quand il cesse de l'être et ne vous connoît plus ?  
Enfin c'est trop tarder, ma princesse, et ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi ! seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?  
D'un coupable transport écoutant la chaleur,  
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?  
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie ?  
Ah ! seigneur ! épargnez la triste Iphigénie.  
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,  
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter :  
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;  
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,  
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,  
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,  
Et cherchez une mort qui vous semble si belle :

1. Racine a jugé sans doute que *voler* était un terme assez noble, puisqu'il l'a déjà employé au commencement de la pièce, acte I, scène III.

Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête...

Mais ce mot a ici une énergie et une insolence qui ne se seraient rencontrées dans aucun autre mot de la langue. C'est Achille qui parle, il insulte celui qui veut lui enlever sa maîtresse.

Portez à votre père un cœur où j'entrevois  
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.  
Une juste fureur s'empare de mon âme :  
Vous allez à l'autel ; et moi, j'y cours, madame.  
Si de sang et de morts le ciel est affamé,  
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.  
A mon aveugle amour tout sera légitime :  
Le prêtre deviendra la première victime :  
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,  
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé,  
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,  
Votre père, frappé, tombe et périt lui-même,  
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,  
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah ! seigneur ! Ah ! cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.  
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;  
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,  
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

## SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE,  
ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.<sup>1</sup>  
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée !

1. Le trouble croît à chaque minute, et cependant l'espérance n'est point encore tout à fait perdue. Le spectateur, toujours agité et toujours incertain, attend le dénouement avec impatience. (L. R.)



EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez :\*  
 Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.  
 Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?  
 Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre? \*\*  
 Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;  
 C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé;  
 Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :  
 La piété sévère exige son offrande.<sup>1</sup>  
 Le roi de son pouvoir se voit déposséder,  
 Et lui-même au torrent nous contraint de céder.  
 Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage  
 Voudroit lui-même en vain opposer son courage :  
 Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper  
 Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,  
 Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!  
 La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds  
 Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux :  
 Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,  
 Que je souffre jamais... Ah! ma fille!<sup>2</sup>

\* VAR. Non, madame, il suffit que vous nous commandiez.

\*\* VAR. Contre tant d'ennemis, qui pourra vous défendre?

1. La religion est ici personnifiée sous le nom de *piété*. *Sévère*, cette épithète a paru trop faible à quelques critiques; elle est, au contraire, parfaitement mesurée et convenable. Eurybate croit que les dieux eux-mêmes ont parlé par la voix de Calchas. *Son offrande*, c'est l'offrande promise à la *piété*. (G.)

2. La désolation est sur la scène jusqu'au dénoûment, qu'il n'est pas possible de prévoir, et qui, par l'oracle de Calchas et la mort d'Ériphile, est à la fois vraisemblable et satisfaisant. Cette marche, on ne saurait trop le redire, est un modèle de perfection. (L.) — Il semble qu'Iphigénie devroit

IPHIGÉNIE.

Ah! madame!

Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour  
 Le malheureux objet d'une si tendre amour!  
 Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?  
 Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.  
 Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?  
 N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,  
 Seule à me retenir vainement obstinée,  
 Par des soldats peut-être indignement traînée,  
 Présenter pour tout fruit d'un déplorable effort,  
 Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.  
 Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,  
 Et quittez pour jamais un malheureux rivage;  
 Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,  
 La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.  
 Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,  
 Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.<sup>1</sup>

CLYTEMNESTRE.

Lui! par qui votre cœur à Calchas présenté...

répondre : *Ah, ma mère!* Pourquoi le poète lui fait-il dire, *madame*, et dans le dernier adieu :

Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,  
 Madame; et rappelant votre vertu sublime...?

— Pour que sa mère et elle s'attendrissent moins, et que, dans ce cruel moment, Clytemnestre oublie qu'elle est mère. (L. R.)

1. Les détails, les sentiments, les vers, tout répond au mérite de la situation et du plan. Rien n'est plus touchant que ces adieux d'Iphigénie; ce dernier vers est imité du grec : « Ne haissez point votre époux et mon père; » il y a aussi un endroit imité de l'*Hécube* :

Par des soldats peut-être indignement traînée, etc.



IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux dieux, dont il m'avoit reçue.  
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :  
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds ;  
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.  
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère!  
D'un peuple impatient vous entendez la voix.  
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,  
Madame; et rappelant votre vertu sublime...  
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

## SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas seule; et je ne prétends pas...  
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.  
Perfides! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en impuissants efforts,  
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.

Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?<sup>1</sup>

ÆGINE.

Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,  
Madame? Savez-vous quel serpent inhumain  
Iphigénie avoit retiré dans son sein?  
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,  
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté!<sup>1</sup>  
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté!  
Quoi! tu ne mourras point! Quoi! pour punir son crime...  
Mais où va ma douleur chercher une victime?  
Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,  
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?  
Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,  
L'Aulide aura vomé leur flotte criminelle,  
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,  
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?\*Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,  
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée,  
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,

1. On peut reprocher à ce vers quelque recherche dans la pensée :

Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?

il est plus dans le goût de Sénèque que dans celui de Racine.

1. Toutes ces imprécations de Clytemnestre contre Ériphile et les Grecs, cette apostrophe au soleil, sont d'une admirable éloquence, et donnent un grand mouvement à notre théâtre. Chez Euripide, Clytemnestre se retire lorsqu'on enlève Iphigénie : les poètes grecs désespéraient de peindre cette douleur extrême, que les paroles semblent devoir affaiblir. (G.)

\* Var. Ne te couvriront pas de ces vaisseaux brisés?



Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.  
 Mais cependant, ô ciel! ô mère infortunée!  
 De festons odieux ma fille couronnée  
 Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!  
 Calchas va dans son sang... Barbares! arrêtez :  
 C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...  
 J'entends gronder la foudre et sens trembler la terre :  
 Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.<sup>1</sup>

## SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.  
 Achille, en ce moment, exauce vos prières;  
 Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières;  
 Achille est à l'autel. Calchas est éperdu :  
 Le fatal sacrifice est encor suspendu.  
 On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.  
 Achille fait ranger autour de votre fille  
 Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.  
 Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,

1. Dans ce morceau de poésie, quelle variété de sentiments, quelle force d'expressions, que d'images, et que de figures! Cette répétition du mot *monstre*, ces apostrophes à Ériphile, à la mer, au soleil, au ciel, à elle-même, aux sacrificateurs; ces images d'un monstre sorti des enfers, de la mer ouvrant ses abîmes, du port qui vomit la flotte des Grecs, du soleil qui recule, d'Iphigénie qui, couronnée de festons, tend la gorge aux couteaux, du tonnerre qu'elle croit entendre : toutes les beautés de la poésie la plus grande sont rassemblées dans ces vingt vers, parce qu'ils contiennent une peinture des plus violents mouvements de la nature. (L. R.)

Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,  
 Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.<sup>1</sup>  
 Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours  
 De votre défenseur appuyer le secours.  
 Lui-même de sa main, de sang toute fumante,  
 Il veut entre vos bras remettre son amante;  
 Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :  
 Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah! courons, cher Arcas.  
 Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.  
 J'irai partout... Mais, dieux! ne vois-je pas Ulysse?  
 C'est lui : ma fille est morte! Arcas, il n'est plus temps!

## SCÈNE VI.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE,  
GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.\*

1. C'est Euripide qui a fourni à Racine ce beau trait d'Agamemnon qui se voile le visage. La tragédie française n'offrant pas la même situation que la tragédie grecque, on a dit que l'imitation n'était pas heureuse, et qu'Agamemnon, qui voit Achille aux prises avec l'armée, ne devait pas rester étranger à l'événement. Cependant il est certain qu'Agamemnon ne peut s'armer pour ceux qui veulent immoler sa fille, sans cesser d'être père, ni combattre pour Achille, qui veut empêcher ce sacrifice, sans cesser d'être roi. Car, si d'un côté il s'agit du sort d'Iphigénie, de l'autre il s'agit du sort de la Grèce assemblée. Agamemnon a donc fait tout ce qu'il devait comme roi, en cédant aux vœux de l'armée; à présent le père doit se résigner, et attendre ce que les dieux vont en ordonner, et c'est ce qu'Euripide et Racine ont exprimé par une image sublime. (A. M.)

\* VAR. Non, madame, elle vit, et les dieux sont contents.



Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui longtemps, contre elle et contre vous,  
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux ;  
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,  
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes ;  
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,  
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.<sup>1</sup>

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ! Ah ! prince ! O ciel ! je demeure éperdue.  
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue ?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,  
Saisi d'horreur,<sup>2</sup> de joie et de ravissement.  
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.  
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse  
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,  
Et donné du combat le funeste signal.  
De ce spectacle affreux votre fille alarmée  
Voyoit pour elle Achille et contre elle l'armée ;  
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux  
Épouvantoit l'armée et partageoit les dieux.  
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;  
Déjà couloit le sang, prémices du carnage :

1. Nous avons déjà remarqué que le mot *ennui* a beaucoup perdu de son ancienne énergie.

2. *Horreur* a ici le sens de terreur religieuse, comme souvent *horror* en latin.

Entre les deux partis Calchas s'est avancé,  
L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé,  
Terrible et plein du dieu qui l'agitoit sans doute :  
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.  
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix  
« M'explique son oracle et m'instruit de son choix.  
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie  
« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.  
« Thésée avec Hélène uni secrètement  
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement :  
« Une fille en sortit, que sa mère a celée ;  
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.  
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours :  
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.  
« Sous un nom emprunté sa noire destinée  
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.  
« Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;  
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »  
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile  
L'écoute avec frayeur et regarde Ériphile.  
Elle étoit à l'autel ; et peut-être en son cœur  
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.  
Elle-même tantôt, d'une course subite,  
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.  
On admire en secret sa naissance et son sort.  
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,  
L'armée à haute voix se déclare contre elle,  
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.  
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :  
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.<sup>1</sup>

1. Le caractère fier, énergique d'Ériphile se soutient jusqu'à la fin. Ce



« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre  
 « Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »  
 Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,  
 Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.  
 A peine son sang coule et fait rougir la terre,  
 Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;  
 Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,<sup>1</sup>  
 Et la mer leur répond par ses mugissements;  
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume :  
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;  
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous  
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.<sup>2</sup>  
 Le soldat, étonné, dit que dans une nue  
 Jusque sur le bûcher Diane est descendue ;  
 Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,  
 Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.  
 Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie  
 Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.<sup>3</sup>  
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;  
 Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,

trait est imité du récit de la mort de Polixène, dans l'*Hécube* d'Euripide. La jeune princesse dit à ceux qui voulaient s'approcher pour la saisir : « O Grecs, destructeurs de ma patrie, je meurs volontairement; que personne ne porte sur moi une main profane, je saurai tendre courageusement la tête. »

1. Racine prodigue, dans ce récit, les trésors de la poésie épique. Il faut remarquer surtout :

Les vents agitent l'air d'heureux frémissements...  
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.

Vers très-harmonieux, très-pittoresques, et d'une facture antique. (G.)

2. Voyez la note 2, page 264.

3. Dernier trait du plus aimable et du plus intéressant caractère de jeune princesse qu'on ait jamais mis au théâtre. Ce récit d'Ulysse est d'autant plus beau, qu'il finit un acte plein d'art et d'intérêt, et forme le plus heureux dénouement. (G.)

Madame, et désormais tous deux d'intelligence,  
 Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais  
 Récompenser Achille, et payer tes bienfaits!<sup>1</sup>

1. Voltaire a écrit que, s'il fallait donner le prix de la tragédie, il serait difficile de le refuser à *Iphigénie en Aulide*. Il y trouve tous les genres de beautés : l'intérêt du sujet, la force des situations, la variété et la vérité des caractères ; le pathétique violent dans Clytemnestre, le pathétique doux dans Iphigénie, les combats de la nature et du rang suprême dans Agamemnon, et enfin le plan le plus irréprochable et la texture dramatique la plus parfaite ; l'incertitude, la crainte, l'espérance, la pitié, la terreur, étant soutenues, graduées, et variées, sans un seul moment de relâche, depuis le premier vers jusqu'à la dernière scène. Il ne dit rien du style : c'est celui de Racine dans toute sa perfection. Il ne mêle aucun reproche à ses louanges. S'il eût trouvé l'épisode d'Eriphile répréhensible, sans doute il en aurait fait mention : son silence sur cet objet important doit faire penser qu'il n'était pas de l'avis des censeurs de ce rôle, et qu'il n'a pas même cru leur opinion assez appuyée pour y faire attention. Racine s'estimait très-heureux d'avoir trouvé cette fable d'Eriphile, d'une autre Iphigénie, dans les traditions anciennes ; il a su la lier à son sujet si essentiellement, que l'unité n'en est jamais rompue. L'invention de ce rôle me paraît un trait de génie, puisque cet épisode nécessaire ne distrait pas un moment du danger d'Iphigénie, et fournit d'ailleurs à un chef-d'œuvre un dénouement aussi heureux dans toutes ses parties que le reste de la pièce. (L.)

FIN D'IPHIGÉNIE.